

Marina
LEWYCKA

DES
ADHÉSIFS
DANS
LE MONDE
MODERNE

ROMAN

Traduit de l'anglais
par Sabine Porte



Titre original :
We are all made of glue

Éditeur original :
Fig Tree, Penguin Books Ltd, Londres

© original : Marina Lewycka, 2009
ISBN original : 978-1-905-49022-6

www.marinalewycka.com

Pour la traduction française :
© Éditions des Deux Terres, avril 2011

ISBN : 978-2-84893-090-9

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.les-deux-terres.com

*À mon père, Petro Lewyckyj,
poète, ingénieur, excentrique,
octobre 1912-novembre 2008.*

Une odeur de colle

La première fois que j'ai rencontré Wonder Boy, il m'a pissé dessus. Sans doute voulait-il me mettre en garde, ce qui était plutôt perspicace si l'on songe à ce qui est arrivé par la suite.

Un après-midi à la fin du mois d'octobre, quelque part entre le quartier de Stoke Newington et celui de Highbury, je m'étais aventurée dans une rue que je ne connaissais pas et j'étais tombée sur une ruelle pavée bordée de hauts murs de jardin. Au bout d'une cinquantaine de mètres, la ruelle débouchait sur une pelouse ronde et je me suis retrouvée devant une grande maison à double corps à moitié délabrée qui étouffait sous le lierre, si bien dissimulée parmi les jardins alentour qu'on n'aurait jamais soupçonné qu'elle était là, tapie derrière une haie de troènes mal taillée et un bosquet de frênes sauvages et de jeunes érables. Je me suis dit qu'elle devait être inhabitée – qui aurait pu vivre dans un endroit pareil ? Il y avait quelque chose de gravé sur le pilier du portail. J'ai écarté le lierre et

lu : Canaan House – même le nom dégageait une poussiéreuse odeur de sainteté.

Un nuage est passé et l'espace d'un instant un rayon de soleil rasant a illuminé les fenêtres comme par magie. Puis le soleil s'est éclipsé et la lumière terne a révélé les stucs effrités, les boiseries dont la peinture s'était écaillée, les fenêtres rapiécées, les gouttières affaissées et un araucaria hérissé d'épines planté bien trop près de la maison. Derrière moi, le portail s'est refermé en claquant.

Soudain, un long sanglot pareil aux pleurs d'un enfant a déchiré le silence. Il semblait provenir du bosquet. J'ai reculé vers le portail en frissonnant, m'attendant plus ou moins à voir surgir Christopher Lee en Dracula, les crocs dégoulinant de sang. Mais ce n'était qu'un chat, un gros matou blanc aux allures de malabar avec une tête affreuse et trois pattes noires, qui a émergé des fourrés la queue bien droite en se dirigeant vers moi, une lueur de détermination dans le regard.

« Coucou, le chat. Tu habites ici ? »

Il s'est avancé vers moi comme s'il allait se frotter contre mes jambes, mais à l'instant où je me penchais pour le caresser, sa queue s'est dressée, il a été parcouru d'un frémissement et une puissante giclée d'eau de matou a embaumé l'atmosphère. J'ai voulu lui donner un coup de pied, mais il avait déjà disparu dans l'ombre. J'ai rebroussé chemin à travers les ronces en sentant l'odeur de pisse sur mon jean – une odeur âcre qui rappelait vaguement celle de la colle.

Je l'ai revu environ une semaine plus tard, et cette fois j'ai également fait la connaissance de sa maîtresse. Un soir, vers onze heures, j'ai entendu un remue-

ménage dans la rue, suivi d'un fracas de verre brisé. J'ai regardé par la fenêtre. Quelqu'un sortait des affaires de la benne déposée devant chez moi.

J'ai d'abord cru que ce n'était qu'un adolescent, une petite silhouette aux allures de moineau, la casquette baissée sur le visage ; puis la silhouette s'est retrouvée dans la lumière et je me suis aperçue que c'était une vieille dame aussi efflanquée qu'un chat de gouttière qui tirait sur des rideaux en velours bordeaux pour atteindre le carton de vieux vinyles de mon mari à demi enfoui sous le bric-à-brac. Je lui ai fait signe de la fenêtre. Elle m'a répondu gaiement en continuant à tirer. Soudain, le carton s'est dégagé et elle est tombée à la renverse, éparpillant les disques au beau milieu de la rue et en cassant quelques-uns. J'ai ouvert la porte et me suis précipitée pour l'aider.

« Ça va ? »

Elle s'est relevée péniblement en se secouant comme un chat. Elle avait le visage à demi dissimulé par la visière de sa casquette – une de ces grosses casquettes de gavroche à la Twiggy, ornée d'une broche en strass épinglée d'un côté.

« Je demande quel genre de personnes qu'il peut jeter la musique comme ça. Grands compositeurs russes. » Elle avait une belle voix ambrée, qui s'effritait comme un cake. J'avais du mal à reconnaître son accent. « Il doit avoir les barbares qui habitent le coin. »

Elle était plantée devant moi, la tête haute, les jambes écartées, comme un adversaire en train de me jauger.

« Regardez ! Tchaïkovski. Chostakovitch. Prokofiev. Et tout qu'il est jeté dans le poubelle !

– Prenez les disques, ai-je dit d'un ton confus. Je n'ai pas de tourne-disque. »

Je ne voulais pas qu'elle me considère comme une barbare.

« Merci. J'adore particulièrement les sonates pour piano de Prokofiev. »

J'ai alors remarqué derrière la benne un landau à l'ancienne avec de grosses suspensions recourbées, dans lequel elle avait déjà entassé des livres de mon mari.

« Vous pouvez aussi prendre les livres.

– Tous vous avez lus ? m'a-t-elle demandé comme si elle cherchait à détecter d'éventuels penchants barbares.

– Tous.

– Bien. Merci.

– Je m'appelle Georgie. Georgie Sinclair. »

Elle a incliné la tête avec raideur, mais elle n'a rien dit.

« Je n'habite pas ici depuis très longtemps. Nous sommes arrivés de Leeds il y a un an. »

Elle a tendu une main gantée – les gants étaient déchirés aux pouces – avec des airs de souveraine légèrement toquée saluant un de ses sujets.

« Mrs Naomi Shapiro. »

Je l'ai aidée à ramasser les disques éparpillés pour les empiler au-dessus des livres. La pauvre, me disais-je, une des laissées-pour-compte de la vie qui transporte tous ses maigres biens dans un landau. Elle est repartie en vacillant légèrement sur ses hauts talons. Malgré le froid qui régnait dehors, je sentais son odeur forte et âcre de fromage trop fait. Après son départ, j'ai aperçu le matou blanc hirsute avec ses trois pattes bottées de noir qui s'extirpait des fourrés du jardin voisin et la suivait dans la rue en filant se mettre à l'abri de temps à autre. Puis j'ai vu toute une cohorte de chats sombres surgir des murs et des buissons et se glisser furtivement sur ses talons. Je

l'ai suivie du regard jusqu'à ce qu'elle disparaisse au coin de la rue. La Reine des chats. Et elle est aussitôt sortie de mon esprit. J'avais bien d'autres soucis en tête.

Du trottoir, je voyais la lumière allumée dans la chambre de Ben et l'écran de son ordinateur qui clignotait tandis qu'il surfait sur les vagues du monde. Ben, mon bébé, seize ans déjà et citoyen à part entière du Web. « Je suis un cyber-ado, m'man. J'ai grandi avec l'hypertexte », m'avait-il répondu un jour où je lui reprochais de passer trop de temps sur le Net. Le carré de lumière passait du bleu au rouge, puis au vert. Quelles mers parcourait-il ce soir ? Quels paysages avait-il vus ? Encore debout à cette heure. Seul. Mon cœur s'est serré – mon gentil Ben si sérieux pour son âge. Comment se fait-il que les enfants de mêmes parents puissent devenir si différents ? À vingt ans, sa sœur Stella avait déjà pris la vie par les cornes, l'avait retournée, plaquée au sol et lui apprenait à lui manger dans la main (ainsi qu'une brochette changeante de jeunes hommes pleins d'espoir) dans une maison en colocation du côté de Durham University, où, chaque fois que j'appelais, j'avais l'impression de tomber sur une fête ou en pleine répétition d'un groupe de rock.

À la fenêtre d'en haut, le carré de couleur a clignoté une dernière fois avant de disparaître. L'heure de se coucher. Je suis allée écrire un petit mot à mon mari, lui demandant de venir chercher ses affaires, et je l'ai mis dans une enveloppe que j'ai affranchie au tarif économique. Le lendemain matin, à la première heure, j'ai appelé le loueur de bennes.

Que je vous explique pourquoi je mettais à la benne

les affaires de mon mari – comme ça vous jugerez par vous-mêmes à qui la faute. Un matin, dans la cuisine – c’est le branle-bas général habituel, Rip qui s’apprête à partir au bureau, Ben au lycée. Rip qui tripote son BlackBerry. Je prépare du café, fais mousser le lait et brûler les toasts. La cuisine est envahie par la fumée, la vapeur et l’effervescence matinale. À la radio, c’est l’heure des informations. Les pas de Ben résonnent à l’étage.

Moi : J’ai acheté un nouveau porte-brosses à dents pour la salle de bains. Quand tu auras un moment, tu pourras le fixer au mur ?

Lui : (Silence.)

Moi : Il est très joli. C’est de la porcelaine blanche. Style scandinave.

Lui : Quoi ?

Moi : Le porte-brosses à dents.

Lui : Mais putain, de quoi tu me parles ?

Moi : Le porte-brosses à dents. Il faut le fixer au mur. Dans la salle de bains. (Une pointe d’ironie désemparée dans le ton.) Je crois qu’il faut mettre une chenille.

Lui : (Gros soupir viril.) Il y en a qui essaient d’accomplir quelque chose qui vaille vraiment la peine dans ce monde. Tu vois, quelque chose qui puisse contribuer au progrès de l’humanité et façonner les générations futures. Et toi, tu es là à radoter sur une brosse à dents.

Je ne sais pas alors ce qui m’a pris. Mon bras est parti d’un coup, et soudain la mousse de lait a volé aux quatre coins de la cuisine – sur le mur, sur lui, partout sur son BlackBerry. Une giclée de mousse prise dans les

poils blonds de son sourcil gauche tremblotait comme de la gélatine tant il enrageait.

Lui (furieux) : Qu'est-ce qui te prend, Georgie ?

Moi (hurlant) : Mais tu t'en fiches ! Tout ce qui t'intéresse, c'est ton boulot, changer le monde, façonner les destins !

Lui (secouant la tête d'un air incrédule) : Absolument, ça m'intéresse beaucoup. Je m'intéresse à ce qui se passe dans le monde. Mais j'avoue que je ne m'intéresse pas vraiment aux brosses à dents.

Moi (regardant avec fascination la giclée de mousse qui se détache et se met à dégouliner) : Un porte-brosses à dents.

Lui : Un porte-brosses à dents, c'est quoi, ça, putain ?

Moi : C'est... Ah ! (Voilà... Plof !)

Lui (s'essuyant l'œil d'un air digne) : Je ne vois pas pourquoi je supporterais ça.

Moi (fière de mon exploit) : Rien ne t'oblige à supporter ça. Pourquoi tu ne t'en vas pas ? Et n'oublie pas d'emporter cette saloperie de BlackBerry, surtout. (Quoique, ça, il y avait peu de chances qu'il l'oublie.)

Lui (péteux) : Tes crises d'hystérie n'ont rien de séduisant.

Moi (insolente) : Non, et tu n'es pas vraiment séduisant non plus, espèce de gros con bouffi d'arrogance.

Mais il était séduisant. C'est bien là le problème. Et j'avais tout fichu en l'air, me disais-je en pensant à Mrs Shapiro qui se baladait dans la rue avec sa précieuse collection de grands compositeurs russes soigneusement rangée dans son landau.